

MOBILITÉ, L’APOGÉE DE L’IDENTITÉ? À LA RECHERCHE DES OUTILS D’ANALYSE

ZSUZSA SIMONFFY

« [...] non seulement certaines œuvres d’art, mais aussi leur manière d’être présentée dans des lieux publics, peuvent nous procurer une expérience esthétique qui comporte comme élément constitutif de la mobilité, tout en portant sur des enjeux reliés à la mobilité. »

Walter Moser : *Mobilités culturelles / Cultural mobilities*

« [...] le nombre de cultures qu’on peut connaître à fond est très restreint ; mais on n’a pas besoin d’y être né pour le faire : le sang n’y est pour rien, ni même les gênes. »

Tzvetan Todorov : *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*

À cette occasion de rendre hommage à une collègue et amie, je me permets d’évoquer d’emblée un de mes souvenirs du bon vieux temps des années 70, lorsque l’exercice de l’esprit tenait encore fonction de loi naturelle en milieu étudiantin. C’est ma première rencontre avec Kati.

Je devais être en deuxième année de mes études à l’Université de Szeged (anciennement Attila József) et, prête à absorber tous les savoirs en sciences humaines et sociales de l’époque afin de me construire de nouvelles connaissances, j’ai décidé de répondre favorablement à chaque appel d’offre séminaire. Par ailleurs, ces « speckoll », séminaires d’initiation à la recherche étaient ouverts à tout étudiant intéressé sans aucune condition préalable. C’est ainsi que, incitée par ma curiosité intellectuelle, j’ai poussé la porte du séminaire de littérature comparée dirigé par György Mihály Vajda, maître de Kati.

En effet, c'était un lieu d'incubation d'idées dont j'ai saisi l'attrait résidant dans sa vocation exploratoire tout particulièrement le jour où Kati a présenté un exposé en tant que doctorante engagée dans des travaux originaux portant sur l'art dramatique de T.S. Eliot ; son futur domaine de prédilection, celui des études canadiennes étant à peine esquissé à l'horizon dans le monde entier¹.

Malgré nos intérêts encore divergents, moi, étudiante plongée dans la poésie française et ignorante de la francophonie au Canada, j'étais très honorée par l'accueil amical et par l'ouverture intellectuelle que Kati m'a réservés tout particulièrement durant mes années d'études universitaires à Szeged. À travers ses récits de voyage témoignant de ses expériences professionnelles acquises lors de son premier séjour de recherches au Canada, elle m'a fait porter le regard sur cet ailleurs, sur ce lointain nébuleux pour me le ramener dans le présent immédiat.

Or, à l'époque, je n'avais aucun moyen d'anticiper que, après un long hiatus, nos destins communs seraient reliés à de nombreuses activités scientifiques consacrées aux études canadiennes et surtout au sein de l'Association d'études canadiennes en Europe centre-orientale. C'est aussi grâce à elle que j'ai été conduite à cette nouvelle orientation de ma carrière professionnelle : l'aménagement particulier de l'ailleurs qui m'incite à découvrir un monde francophone sur le sol d'Amérique !

Même si Kati est considérée tout particulièrement comme spécialiste du théâtre, elle n'a cessé de porter son attention ni à la poésie ni au roman. Un de ses centres d'intérêt qui traversent tous ces genres, en dehors de la question de la modernité, est un ensemble d'interrogations concernant l'identité et les enjeux d'une recherche qui donne la primauté aux contacts des langues et des cultures.

En effet, la littérature canadienne est marquée par la représentation de l'autre ouvrant la problématique de l'identité à des interrogations multiples qui n'ont rien perdu de leur actualité au fil des années. Cet ouvrage de mélanges offerts est donc une excellente occasion pour nous tous, collègues et amis, de tisser des liens encore inédits entre concepts, théories, et modèles, de faire découvrir de nouvelles sphères de recherches suscitant des interrogations qui gravitent autour de l'identité culturelle, et d'avancer des points de vue complémentaires ou divergents.

¹ À noter que la revue *Études canadiennes / Canadian Studies*, qui promeut la recherche européenne et nord-américaine sur le Canada dans les domaines des sciences humaines, sociales, a été fondée en 1975 et l'Institut d'études canadiennes de McGill en 1994.

INTRODUCTION

Même si chacun a son avis sur le beau temps, comprendre l'identité dans ses rapports avec la pluralité des cultures n'est pas une simple affaire de conversation. D'un côté, on est confronté au problème lié à l'usage des préfixes dans les termes tels que *multiculturel*, *pluriculturel*, *interculturel*, *transculturel*. Le choix n'est pas anodin car, à l'échelle communautaire, par rapport au préfixe *multi-*, reproduisant la polarité double notamment *inclusion vs exclusion* et *majorité vs minorité*, les préfixes *inter-*, et *trans-*, loin de se réduire à marquer tout simplement les différents degrés d'intensité dans l'échange entre cultures, ont tendance à faire éviter d'intégrer, dans la description de l'identité, les points de vue suggérés par ces concepts.

D'un autre côté, la compréhension de l'identité culturelle implique une réflexion conceptuelle profonde basée sur des connaissances scientifiques. Ainsi, la plupart des disciplines à partir de la linguistique et de la philosophie, en passant par la sociologie, et par la géographie, jusqu'à la psychologie et à la narratologie proposent des approches différentes dont le choix dépend fondamentalement de l'objectif à atteindre. Même un nouveau domaine nommé pédagogie de la complexité apparut pour donner une priorité aux relations et aux interfaces dans la mise en contact de plusieurs systèmes linguistiques. Ce qui fait que par rapport à une vision étendue de l'identité, des usages particuliers se mettent en place pour favoriser des interprétations sélectives.

Néanmoins, il conviendrait de ne pas perdre de vue le fait que l'identité subit une instrumentalisation politique au point que le débat est souvent biaisé par une confusion entre instances politiques, acteurs sociaux, agents dirigeants, littéraires et chercheurs en sciences humaines et sociales. Pour éviter cette confusion, il importe de construire des repères épistémologiques, dont on peut dériver ensuite un instrument approprié pour étudier l'identité en tant qu'objet de recherche. L'objectif de ma contribution est de montrer sur quelles bases et vers quelles finalités s'oriente la mise en place de ces repères dans ma conception.

IDENTITÉ EN QUESTION

Le Québec se définit lui-même comme une collectivité pourvue de pluralité culturelle à dominante francophone à partir du moment où il accepte pour principe d'unité la reconnaissance des identités plurielles. Néanmoins, cette dominance francophone n'est pas fossilisée non plus en une configuration homogène, elle se conjugue à son tour avec la pluralité des formes d'expression issue de la culture française mais marquée en même temps par les interactions dynamiques de nombreuses communautés.

Or, quant à la pluralité culturelle, elle est désignée dans le discours social (journalistique et politique) aussi bien que dans le discours académique (en sciences humaines et sociales) par des termes extrêmement variés qui apparaissent tantôt en concurrence, tantôt en alliance. Rappelons, entre autres, en dehors de la notion juridique d'accommodements raisonnables et de la notion de diversité culturelle², la notion d'écriture migrante proposée par le poète Robert Berrouët-Oriol, ou celle d'interculturalisme favorisé par Emile Ollivier et celle de transculture utilisée par Tassinari, notions dont l'origine remonte à la revue *Vice Versa* en activité dynamique durant la période qui s'étend de 1983 à 1996.

Une mise en garde s'impose. Dans mon approche, ces termes ne renvoient pas forcément à des faits de l'histoire du Québec, mais indépendamment de la structure politique du pays ont en commun de se rapporter à des catégories analytiques traduisant les différents modes d'appréhension de la pluralité et de la diversité. Toutefois, ces catégories peuvent servir à rendre compte d'une situation particulière dans laquelle apparaissent des enjeux identitaires. Si le travail de conceptualisation de la diversité s'opère en ces termes, il n'est pas à confondre avec le travail de la gestion de la diversité par des démarches administratives. Rien n'empêche cependant que les deux orientations se croisent malgré leur indépendance. L'étude des modalités de ces convergences serait une piste intéressante à suivre mais ne fera pas l'objet de mes réflexions dans le cadre de cet exposé qui est concentré fondamentalement sur le tissage des concepts.

² À noter le rôle de Louise Beaudoin, à titre de ministre de la Culture du Québec, dans la Convention de l'Unesco.

Tout en restant donc sur le plan de la conceptualisation, dans un premier temps, je prendrai en considération certains aspects de la poétique du multiple, dans un deuxième temps, l'émergence des lieux de passage en histoire et éventuellement en sociologie et, et dans un troisième temps, l'émergence d'un nouvel espace construit par la littérature, dans le domaine de l'esthétique et de la critique littéraire.

Qu'est-ce qui justifie le choix de ces trois volets ? À première vue, leur mise en rapport semble assez fortuite, mais ce qui m'autorise à les mettre malgré tout dans un même ensemble d'unités c'est qu'ils sont d'une portée heuristique considérable.

D'une part, ils permettent de relever certains points témoignant d'une radicalisation des discours identitaires pour rejeter la recherche d'un ensemble de traits caractéristiques destinés à définir un objet. La recherche d'un ensemble de critères permanents tels que nation, langue, âge, sexe, etc., destinés à définir un sujet dans ses rapports d'appartenance multiples restera aussi à discrépiter que ce soit sur le plan individuel ou collectif.

D'autre part, dans cette radicalisation, on reconnaîtra un point de convergence : l'espace qui permet de tisser des liens, et de ce fait, de faire ressortir de l'inédit.

PREMIER VOLET : LA POÉTIQUE DU MULTIPLE

Si la prise en considération de la poétique qui se dégage des œuvres de Paul Chamberland est pertinente dans ma conception pour aborder la question de l'identité, c'est parce qu'elle permet de traiter ensemble d'une part l'impératif à constituer une collectivité, et d'autre part, la conceptualisation de la diversité relative à cette collectivité. Cette poétique s'inscrit dans une conception non narrativiste de l'identité³, fondée sur la parole engagée qui est par ailleurs propre à la poésie (et aussi à la philosophie), et plus particulièrement dans le paradigme de collectivité.

Au sein de ce paradigme, on admet l'idée selon laquelle la littérature construisant des biens culturels a pour vocation non seulement d'exprimer la tension entre soi et autre, mais aussi de la gérer. Dans cette optique, l'identité de l'individu est nécessairement ramenée aux modalités d'existence d'une communauté.

³ Pour les deux variantes de la conception de l'identité narrative, celle qui est fondée sur l'*ipse* et celle qui est fondée sur le sens de l'existence, voir plus de détails dans Simonffy (2004).

Chamberland s'appuie sur la logique du nom propre inextricablement liée à une réflexion anthropologique qui est associée à la métaphore du dédale⁴ dans la constitution de l'identité.

Collectivité à la lumière du principe de transmutation

Comment justifier la place privilégiée du nom propre, par ailleurs catégorie grammaticale, dans le discours poétique de Chamberland ? En exploitant sa double fonction qui consiste à désigner l'identification collective ainsi que l'appellation collective. Sur cette base, le poète propose un aménagement collectif particulier de sorte que, pour un sentiment d'appartenance à la société québécoise, le pronom *nous* devienne un nom propre *Nous*. Pour pouvoir dire *nous*, c'est une première condition à satisfaire : le pronom doit se substantiviser pour être ensuite marqué par la majuscule. Cette mutation produira du pluriel singularisé et portera le nom « étrange troisième personne ».

Cependant, cette étrange troisième personne n'est pas vide de sens, car le discours de celui qui se désigne comme *Nous* est ainsi directement accessible, grâce auquel une histoire commune commence à s'engager. De plus, cette mutation produisant du pluriel singularisé implique un espace qui est susceptible de mettre en place la dynamique de la communauté. Par ailleurs, ce qui est intéressant à noter, c'est que cette mutation qui s'observe sur le plan conceptuel a sa contrepartie sur le plan textuel. C'est une écriture qui est marquée par « un parcours transformateur », le vocable parcours en renforçant la dimension spatiale ; une écriture qui prétend « exposer l'expérience pendant qu'elle se fait. »⁵ Cette expérience propre au sujet percevant est présentée dans la perspective du collectif dans la mesure où l'écriture passe à travers des effets que le monde produit sur lui.

Ce qui fonde le collectif pour Chamberland, c'est une oscillation persistante entre le pôle de l'individuel et le pôle du social, par le biais d'une transmutation du *je* en le *nous*.

⁴ À noter que cette métaphore apparaît aussi chez d'autres poètes, notamment Fulvio Caccia, Gilbert Langevin, Yves-Gabriel Brunet.

⁵ Chamberland, Paul, *Le recommencement du monde* (Québec : Éditions le Preambule, 1983), 92.

Encore une fois, il conviendrait de souligner la manière dont l'origine du collectif reçoit une explication morphologique :

[...] une étrange mais vitale conjugaison : celle qui enferme le *je* et le *nous* en un seul mouvement. Le retour au pays natal, à l'homme réel, au pays réel, impose deux attitudes rigoureusement liées : 1 — je *me* reconnais tel que je suis, tel que *la situation* m'a fait, tel que je m'apparaîs une fois dissipés tous les mirages qui s'interposaient ; entre ma condition et ma conscience ; 2 — je *nous* reconnais tels que nous sommes, je prends acte de notre vie, de notre misère, de notre malheur, de notre écœurement. Ces démarches n'en font qu'une : je *nous* retrouve au plus intime de ma chaire et de ma conscience.⁶

Une condition première de cette transmutation est que les gestes créateurs du poète tablant sur le poétique et sur le quotidien aussi bien que sur le social et sur l'intime, soient réunis dans un même ensemble cohérent. Un simple échange entre *je* et *nous* n'est pas suffisant pour réussir ce projet artistique. Il nécessite aussi un retour involutif au singulier sans lequel le *nous* masquerait une fois pour toutes le *je* pour désigner l'humanité dans son extension la plus large. Ce qui aurait pour conséquence l'impossibilité de dire ce qui fait l'homme québécois. Parmi les facteurs mobilisés en faveur de la réinsertion du singulier dans le collectif, notons aussi l'esthétique du devenir, conditionnée par l'utopie⁷. Mais retournons à la manière dont ce curieux échange entre *je* et *nous* arrive à faire émerger une définition de l'homme québécois :

[...] se cristallisa cette inter-pénétration des dimensions individuelle et collective de mon être : un nouveau *je* surgit qui disait *nous*. Je ne pouvais plus démêler mon destin individuel du destin collectif : le *nous* a investi le *je*. Je ne sais plus quand je me dis ou je nous dit : le *je* de *l'afficheur hurle* dit l'homme québécois que je suis et que *nous* sommes. Dans ce JE collectif, je me perds et me retrouve à la fois ; je me débarrasse de cette illusoire différence individuelle, de ce salut sans les miens, et je m'engage par tout ce que je suis, comme individu, dans l'aventure du destin et du salut collectifs, dans cette fondation de l'homme québécois, qui peut seule me renouveler dans l'humanité.⁸

⁶ Chamberland, Paul, *Un parti pris anthropologique* (Montréal : Éditions Parti Pris, 1983) 178.

⁷ Pour un développement détaillé de cette question voir Simonffy (2012).

⁸ *Ibidem*, 179.

Après la présentation de la démarche appliquée pour définir l'identité collective, il conviendrait de montrer comment le poète arrive à intégrer l'idée du pluriel à cette identité construite à travers la métaphore du dédale.

Dédale

L'usage du terme dédale permettant de faire révéler une réflexion et un questionnement épistémologiques au sein de sa poétique contribue largement à enrichir sa conception de la collectivité. De toute évidence, à travers cette métaphore, c'est la création poétique qui entre en jeu. Fondée sur les procédures qui assignent un rôle déterminé à la pluralité même du sens, cette création interroge aussi les conditions de sa propre intelligibilité. Dans l'extrait suivant, on peut s'appuyer sur les acceptations différentes du dédale:

Comme si j'étais devenu un million de reflets. Tout ce qui arrive me traverse, et j'en deviens sans fin les facettes tournantes. Je m'égare dans le dédale du multiple. Je fige dans l'affolante modification des apparences. Je n'ai plus de sens.⁹

Comment comprendre le terme dédale ? On peut en dégager trois interprétations. Premièrement, dans le sens métaphorique, dédale nous rappelle l'enchevêtrement inextricable liée à une situation *a priori* sans solution. Dans ce cas de figure, il n'y aurait même pas un chemin à parcourir. Deuxièmement, si dédale désigne des chemins à parcourir qui sont sillonnés dans l'espace d'une construction faite par l'humain, c'est dans le sens structural. L'idée d'égarement conduisant à la déperdition de toute limite y est étroitement associée. Et troisièmement, dans le sens propre du terme, il renvoie à un mouvement tortueux. Si le passant esquisse des pas, ce n'est pas toujours pour avancer car il est aussi obligé de revenir sur ses pas. Cependant, c'est pour suivre la direction qui le mène vers le centre. Ainsi, les détours ont un but bien précis, par conséquent il ne court aucun risque de s'égarter. Il est à noter que le sens métaphorique, l'enchevêtrement inextricable peut être relatif aux séquences narratives aussi bien qu'à

⁹ Chamberland, Paul, *Aléatoire instantané-Midsummer 82* (Ottawa : Écrits des Forges, 1983), 69.

un état d'esprit. Ainsi, deux aspects particuliers de sa poétique peuvent se dégager : l'un qui consiste à tenter de narrativiser la poésie et l'autre de la cognitiviser.

Au lieu de m'engager dans le développement de cette piste, je propose de reprendre le mouvement qui est plus pertinent dans mon optique. S'il est unidirectionnel, il implique l'existence du chemin qui est préalablement tracé. S'il est multidirectionnel, il n'est pas certain que le chemin ait été préalablement tracé, ce qui donne lieu à l'idée du multiple. Or, à force de s'enfoncer dans le dédale, on est obligé de renoncer à tout engendrement du sens. Le dédale donne lieu au moment suspendu, ce temps spatialisé, un trou dans lequel le sens se perd. L'importance du dédale est de donner lieu à des structures nées de rencontres aléatoires. Donc, l'identité peut être ramenée à un espace dans lequel se déploient des rapports et des rencontres.

Tout compte fait, renouer avec l'ambition de concevoir le collectif revient chez Chamberland à réactualiser ses interrogations fondées sur l'idée originale de l'utopie qui tend à exclure et la cité idéale et la société future bien définie. L'utopie apporte une solution à la conjonction du pluriel collectif et du collectif singulier toujours sous l'égide du fonctionnement du nom propre, sans s'appuyer pour autant sur un écart spatial ou temporel. Ce n'est pas ailleurs, ce n'est pas demain, c'est ici et maintenant.

DEUXIÈME VOLET : L'ÉMERGENCE DES LIEUX DE PASSAGE

Ce deuxième volet que je vais passer rapidement n'étant ni historienne, ni sociologue, s'inscrit également dans le paradigme de collectivité dans la mesure où l'existence individuelle doit son sens à l'existence d'une collectivité. Pour se défendre dans un débat polémique contre l'attaque de ceux qui voient dans l'identité un mot dévalué et une idée discréditée, Létourneau constate ceci :

Parler d'identité – et par conséquent d'identitaire, de grammaire identitaire, de construction identitaire, de politique identitaire, de référence identitaire, de patrimoine identitaire, etc. –, c'est étudier, selon les méthodes habituelles de l'histoire, comment les sociétés, pour exister matériellement sous la forme d'agrégats institués, doivent aussi produire du sens qui sécrète, en elles et chez leurs membres, de la dénomination commune, laquelle est aussi domination des uns par les autres. Étudier l'identité d'une société, c'est en conséquence

s'intéresser aux processus par lesquels cette société est amenée à se représenter comme un tout uni dans le temps et l'espace.

[...]

Étudier l'identité d'une société, c'est voir au fond comment cette société s'institue sur un plan également symbolique à travers la construction d'une référence qui, pour ses membres, crée de l'adhésion, de la participation, de l'identification et de l'illusion communautaire.¹⁰

Cette collectivité comment peut-elle être représentée ? Les identités collectives comment se construisent-elles ? Pour les historiens, elles n'existent empiriquement que comme un ensemble de lieux de passages. Les historiens ont tendance à poursuivre un projet de recherche pour montrer la manière dont la collectivité québécoise passe des lieux mémoriels aux lieux de passage, des références identitaires fossilisées aux mises en scène symbolique. Pour moi, l'intérêt de ce concept réside en ce qu'il permet de sortir du carcan que la crise d'identité sous l'étiquette de l'exil et de l'errance représente aussi bien que du carcan des lieux de mémoire, destinés à fixer une fois pour toutes l'identité. Si je considère le concept de lieux de passage proposé par Létourneau (2005) comme fécond à plusieurs égards, c'est parce qu'il ouvre une perspective dans laquelle il est envisageable que les polarités ne provoquent pas de tensions. D'un côté, on voit l'aspiration à la fixation, à l'ancrage, à l'enracinement, un travail de mémoire et de tradition afin de perdurer. D'un autre côté, on assiste à un déplacement permanent, à la migrance continue, à l'actualisation, en faveur du devenir. Dans cette perspective, l'identité multiple apparaîtra comme un espace communicationnel. Entre la référence et l'errance, il y a en effet la migrance, espace entre le souvenir et le devenir, la culture héritée et celle à construire, l'ipséité. Toute collectivité a son répertoire de références, les héritages qui l'ont historiquement constituée, mais comme Létourneau le formule dans la présentation du programme de la Chaire de recherche¹¹ : l'avenir n'apparaîtra pas à l'horizon tant qu'elle ne tende à réaliser l'opération de passage vers un autre « état identitaire ».

Si Létourneau (2005) met l'accent sur le rôle constructeur du langage, c'est parce que les mots contiennent en eux les conditions de leur propre métamorphose et les moyens

¹⁰ Létourneau Jocelyn, « Pour une épistémè ouverte, plurielle et compréhensive, » *Revue d'histoire de l'Amérique française*, no. 63 (2009) : 130-131.

¹¹ <https://jocelynletourneau.wordpress.com/chaire-de-recherche/>

de leur propre dépassement. Par ce biais, il est possible d'articuler le souvenir au devenir sur la base d'une hospitalité identitaire mutuelle qui expose et travaille les différences sans avoir l'intention de répondre à des appels à l'unité. La réactualisation en permanence met en œuvre les diverses cultures s'inspirant et se fécondant mutuellement à différents degrés d'intensité certes sans pour autant se nier dans leurs spécificités. Le passage qui peut se spécifier en un procès, processus ou faire transformateur, se fait sans perte, ni gain. Retracer un parcours ne revient ni à se souvenir et ni à s'exiler.

Certains indices, certaines tendances linguistiques à l'œuvre au sein de la société québécoise donnent à penser que les migrances littéraires, que le plurilinguisme et que la création traductionnelle favorisent la formation lente mais sereine d'un *oikos* — d'une habitabilité québécoise — ouvert et pluriel plutôt que re(n)fermé et focalisé, *oikos* au sein duquel se retrouvent des *habitants* interpellés par, ou s'abreuvant à, des ensembles référentiels différents, habitants capables aussi, grâce au trafic des langues notamment, d'actualiser leurs bassins particuliers de références dans le cadre d'un exercice de réécriture de leur « partition originelle respective » (Northrop Frye), réécriture favorisé par l'inter-référentialité constitutive et génératrice de la (nouvelle) collectivité québécoise. C'est ainsi que, sans renier les mémoires qui les habitent, les langues se feraient au Québec, dans la dynamique de leurs médi(t)ations mutuelles, lieu de passage méta-social.¹²

On peut donc conclure provisoirement que la langue perd son statut de critère permanent qui déterminerait essentiellement la québécité. Elle incarne en soi la diversité sans constituer pour autant une identité. Ce que la langue est susceptible de créer, c'est un espace communicationnel. En effet, pour communiquer avec nos semblables, il n'est pas suffisant de disposer du même code.

¹² Létourneau Jocelyn, « La langue comme lieu de mémoire et lieu de passage, » *Le français, langue de la diversité québécoise*, Georgeault, Pierre et Pagé, Michel (dir.), (Montréal : Québec-Amérique, 2005) :210.

TROISIÈME VOLET : ÉTRANGETÉ, MOUVANCE, PERCEPTION

Ce troisième volet, présenté également rapidement, nous conduira, tout comme les deux premiers, à attribuer une place privilégiée à l'espace en tant qu'élément crucial dans la conceptualisation de l'identité. Ce sera un espace plastique engendré par et dans la littérature québécoise, indissociable de la catégorie esthétique de l'étrangeté, étranger à soi, proposée par Pierre Ouellet (2002, 2011). Quel sens à attribuer au vocable étranger ? En premier lieu, on peut dire que étranger est celui pour qui nous n'avons pas de point de référence.

Selon sa conception, la littérature ne se définit pas en termes de contenus sémantiques tels que valeurs et concepts mais en termes de configurations collectives de la sensibilité. Dans cette perspective, on peut répondre à la question de savoir ce que c'est la littérature en affirmant que l'expérience esthétique induit la mise en place des conditions qui doivent être satisfaites pour entrevoir les nouvelles formes de la communauté. En effet,

les communautés n'ont pas de dehors et pas de dedans, elles ne sont ni exclusives ni inclusives, selon des frontières qui leur seraient propres, [...]. Ce ne sont pas des ensembles avec leurs éléments, définis par leurs relations d'appartenance. Elles ne se construisent pas autour d'un « dénominateur commun », dont le politique assurerait la gestion et la représentation, mais autour d'un « vide » qu'on ne peut traverser — jamais remplir ni combler — que par les fils multiples d'une intersubjectivité qui se noue à chaque fois de façon singulière et éphémère, dans l'expérience sensible qu'on fait de soi et des autres. Les communautés ont donc à voir avec la manière dont les paroles et les images se relaient, se disséminent et se partagent dans l'ensemble du tissu social, dont la chaîne et la trame sont tout entières constituées d'énonciations relayées, plus ou moins partagées.¹³

En dehors de cette expérience sensible induisant le multiple et l'éphémère, un pan important de ses travaux vise la représentation de la perception. Comment expliquer cette place privilégiée à un élément qui est *a priori* stable et statique ? Dans son analyse de la poésie contemporaine (1995), il arrive à montrer que l'« image » poétique ne

¹³ Ouellet Pierre, « Une esthétique de l'énonciation. La communauté des singularités/An Aesthetics of Enunciation: the Community of Singularities, » *Tangence*, no. 69 (2002): 11-26.

s'explique pas par une modalité particulière de la vision qui mettrait en œuvre le mouvement. Le sujet percevant aussi bien que les objets perçus sont déterminés en termes de motion et de motilité. On comprend donc que l'image est un support pour pouvoir mettre en branle la conception mimétique de la littérature.

Encore une fois, nous pouvons constater que si la mouvance est nécessaire pour rendre compte de l'identité, c'est pour pouvoir éviter d'une part que la scène identitaire se pétrifie en des doctrines immuables, et d'autre part, que les narrations retournent à la mise en scène ou plutôt à la mise en discours des enracinements. À cet égard, la collectivité peut prévoir des mutations remarquables sans pour autant courir le risque de disparaître définitivement.

Cet espace construit donne lieu aux différents imaginaires dans leurs rapports de corrélation, d'interaction, et de rétroaction. En narrations, cet espace implique un passage du singulier à l'universel aussi bien que du « moi » au « soi ».

POUR CONCLURE

Quel est l'enseignement à tirer de ce qui a été traité ? Je signalerais tout simplement que ces trois domaines indépendamment l'un de l'autre font appel à la perspective d'une réactualisation des configurations identitaires. Ils convergent vers une même vision de l'identité, qui est fondée sur l'espace. Sur le plan identitaire pour la collectivité québécoise, cet espace assurant le cadre de la mouvance renforce l'image actuelle de la société québécoise en train de se métamorphoser modifiant le répertoire des références considérées jusqu'à maintenant comme constitutives de sa culture.

Au prisme de ces trois orientations s'esquisse trois façons de conceptualiser le rapport entre les cultures susceptibles de développer une attitude ouverte envers l'expérience de l'altérité sans oublier pour autant que le sentiment d'appartenance à un groupe est un construit d'ordre discursif.

Si ces trois domaines méritent notre attention, c'est parce qu'ils remettent en cause une approche de l'identité alimentant une vision réductrice centrée sur des entités ou des substances qui fonctionneraient à la manière des stigmates. Les concepts mis en œuvre incluent des flux dynamiques qui s'interpénètrent dans un réseau par rapport aux concepts qui suggèrent des entités stables et isolables, exprimées notamment par les termes multiculturel et interculturel.

Dans une autre perspective tout à fait différente de la mienne, on pourrait arriver à la même conclusion. Notamment, à partir d'une typologie des mobilités proposée dans l'introduction de Santos et Cabrel (2016), on découvre aussi en dehors des catégories telles que mémorielle, migratoire, transactionnelle, déviant, la catégorie de mobilité spatiale qui n'est pas sans lien certes avec celle de migratoire non plus. Dans les recherches les plus récentes, il est aussi évident que la diversité ne doit pas forcément être traitée pour renforcer le sens de multiple. De nouvelles pistes s'ouvrent pour mettre en exergue la force des liens faibles.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Chamberland, Paul. *Le recommencement du monde*. Québec : Éditions le Preambule, 1983a.
- Chamberland, Paul. *Un parti pris anthropologique*. Montréal : Éditions Parti Pris, 1983b.
- Chamberland, Paul. *Aléatoire instantané-Midsummer 82*. Ottawa : Écrits des Forges, 1983c.
- Létourneau, Jocelyn. « La langue comme lieu de mémoire et lieu de passage ». In *Le français, langue de la diversité québécoise*, Georgeault, Pierre et Pagé, Michel (dir.). Montréal : Québec-Amérique, 2005 : 193-210.
- Létourneau, Jocelyn. « Pour une épistémè ouverte, plurielle et compréhensive ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 63(1) (2009) : 125-133. doi:10.7202/039889ar.
- Moser, Walter. « Analyser les mobilités culturelles ». In *Mobilités culturelles / Cultural mobilities*, Gin, Pascal et Moser, Walter (dir.). Ottawa : Les Presses de l'Université de l'Ottawa, 2011. 3-32.
- Ouellet, Pierre. « L'image mue : Vision et motion dans le langage poétique ». *Protée*. 1 (1995) : 11-19.
- Ouellet, Pierre. « Une esthétique de l'énonciation. La communauté des singularités/An Aesthetics of Enunciation: the Community of Singularities ». *Tangence*, 69 (2002) : 11-26. <https://www.erudit.org/fr/revues/tce/2002-n69-tce608/008071ar/> doi:org/10.7202/008071ar.
- Ouellet, Pierre dir. *Le soi et l'autre, l'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*. Québec : les Presses de l'Université Laval, 2003.

- Ouellet, Pierre. « Formes de l'étrangeté ». In *Loranger soudain*, Jean-Sébastien Lemieux et Thomas Mainguy (dir.). Québec : Nota Bene, 2011.
- Santos, Ana Clara et Cabral, Maria de Jesus (dir.). *L'étranger*. Paris : Le Manuscrit, « Exotopies », 2016.
- Simonffy, Zsuzsa. « Les avatars de l'identité : de la narration à l'argumentation ». *The Central European journal of Canadian studies*. 4 (2004) : 55-67.
- Simonffy, Zsuzsa. « De l'esprit d'utopie à la construction du devenir ». M@gm@. (10)3 (2012). http://www.analisiqualitativa.com/magma/1003/articolo_05.htm
- Todorov, Tzvetan. *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris : Éditions du Seuil, 1989.